magnifique. On ne saurait lire sans une profonde émotion les récits que nous apportent les journaux français. Voyez par exemple l'expulsion des sœurs à Landerneau. Il est cinq heures du matin; d'un côté de la place les troupes sont rangées: des gendarmes à cheval et de l'infanterie de ligne. En face de la porte du couvent une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, forme un rempart humain. En avant de la troupe, deux commissaires de police arborent leur écharpe tricolore. Ils s'avancent. Mais soudain un homme se dresse devant eux et leur crie cette protestation passionnée, avec un accent qui fait frémir tous les spectateurs de cette scène:

“Je viens, au nom de la population indignée, protester contre l'acte odieux que vous allez commettre! Je veux vous dire bien haut, à votre face, vous à qui l'on impose une tâche aussi lâche, le mépris qu'inspire aux honnêtes gens l'œuvre de vos supérieurs!

“Vous voulez chasser les femmes qui élèvent les enfants du peuple, ce sont les gens du peuple qui vont les défendre! Vous n'entrerez dans ce couvent que par la force. Je vous préviens que, si l'on est décidé ici à n'employer la violence, si les gens qui sont ici sont résolus à ne proférer contre vous aucune menace ou aucune injure, ils sont aussi déterminés à repousser votre assaut.”

C'est M. Villiers, le vaillant député de l'arrondissement, qui a fait entendre cette fière apostrophe. Le commissaire Moerdès se trouble. “Je comprends que vous protestiez, dit-il au représentant du peuple...” Puis il ajoute: “Pas de conciliation possible? Croyez que pour ma part je voudrais...” “Faites votre besogne,” réplique M. Villiers. On fait les sommations d'usage. La foule ne bouge pas. “Les femmes surtout, écrit un spectateur, les admirables femmes bretonnes y répondent en s'étreignant les unes les autres, liées en une masse si puissante, en un si complet bloc de passion et de dévouement, que pendant trois